

Ils vécurent très heureux...

Je crois que je l'ai fait comme ça, juste pour voir. Je me suis demandé ce que cela changerait dans ma vie. Et puis comme l'indécision persistait, j'ai sauté le pas, j'ai franchi la ligne rouge, je me suis lâché dirait-on plus trivialement. Encore aujourd'hui, je ne saurais dire si je le regrette...

Olivier m'en avait fait cadeau pour nos noces de coton. Un an de mariage soldé par un somptueux lit à baldaquin, on peut dire qu'il ne s'était pas moqué de moi ! Je dois reconnaître que j'avais lourdement insisté. C'était un caprice de petite fille. C'était la seule couche envisageable pour une princesse de rang. On a beau dire, mais on ne mesure pas les ravages des contes de fées. Ô femmes, combien d'entre-nous ont insidieusement été formatées par ces chimères ? Tout ce qui est arrivé n'est donc pas de ma faute. C'est à cause de ces mensonges dont on nous bourre la tête depuis le plus jeune âge. Bref, au moment du lit à baldaquin, il ne nous restait plus qu'à vivre très heureux et à avoir de nombreux enfants. La vie s'annonçait déjà longue et ennuyeuse, mais j'en repoussais l'évidence.

Ce lit était simplement la promesse d'une concrétisation de mes rêves. Nous y avons joué bien des années. Je m'y couchais nue à n'importe quelle heure du jour. Olivier rentrait du travail et faisait mine de me chercher. Je m'étendais sur le dos, convaincue de présenter mes meilleurs atouts. J'étais dans un cocon, dans une bulle protectrice. Je me laissais envahir par une langueur vaporeuse. Il tirait brusquement les rideaux ; et nous étions heureux.

Je savais que nous ne pouvions vivre cette scène indéfiniment. Je me doutai qu'un grain de sable allait encrasser la pellicule. La vie s'apparente d'ailleurs davantage au théâtre qu'au cinéma : le jeu se renouvelle à chaque lever de rideau, même lorsqu'il s'agit de la même pièce. Le premier grain de sable fut donc notre stérilité. Nous étions condamnés aux rôles de jeunes premiers. Mais le temps se chargeait de crier l'imposture : Olivier prenait du ventre ; et moi, je perdais mes seins, tout en enflant des fesses.

Nos retrouvailles enthousiastes dans le lit à baldaquin s'espacèrent, se réduisirent aux conventionnels câlins du soir. Le prince et la princesse s'aimèrent comme frère et sœur. Mais si la tendresse fut une bonne fée, elle ne suffit pas. Elle aurait d'ailleurs pu nous bercer d'ennui pendant mille ans sans qu'aucun chevalier ne nous sauve l'un de l'autre. Mais il y avait eu ce cadeau perfide à l'occasion de nos noces de cristal : un rameur pour salle de gymnastique. Mon prince s'était mué en bourreau, et le message ne pouvait

être plus clair : « Transpire ma grosse, pour réintégrer tes robes moulantes taille 38 ! » Nous délaissâmes le lit et ses tentures pour la salle de torture. Le temps des voiles qui enjolivent étaient révolu. L'heure de la crudité flasque et suintante des corps avait sonné ! Non content de m'infliger cette discipline, mon tortionnaire se mit également à contrôler mon assiette. Adieu donc, réconfort des gâteaux secs et autres délices chocolatés ! La vie devint terne et fade comme un jour sans pain.

Trois mois de ce régime eurent vite fait d'altérer mon humeur. Non seulement je devenais triste et aigre, mais les effets physiques furent loin d'être concluants : je conservais mes fesses, tout en renonçant au peu de seins qui me restaient. Mon visage était cerné et creusé comme jamais. J'avais gagné dix ans de plus, sans avoir bonifié comme un grand cru. J'étais définitivement devenue laide. L'autre s'obstinait cependant à m'imposer diète et abdominaux. Je finis tout bonnement par le détester. Je le haïs d'autant plus que ce traitement ne lui allait pas si mal qu'à moi : il avait perdu son ventre, avait gagné en assurance. Il participait même à des matchs d'improvisation théâtrale qui prouvaient combien il s'était épanoui au moins à la hauteur de ce que j'avais dépéri.

Nous rentrions justement d'une sortie au théâtre. Mon cher et tendre était monté sur les planches, dans le rôle de d'Ubu roi ; ce qui lui seyait à merveille !

Il était tout gonflé de son amatrice gloire. Il me présentait l'exégèse du texte dont je me fichais comme du cours du riz au Mozambique. On eût dit qu'il était encore sur scène. Il ne me parlait pas, il démontrait sa supériorité. Je n'existais que dans le rôle de miroir grossissant de son narcissisme. Je l'écoutais pérorer d'une oreille distraite quand je l'entendis évoquer la richesse de sa vie par rapport à mon manque d'allant et d'initiative. Ce fut comme si la taie qui m'avait maintenue vingt ans dans une admiration sans fondement se déchirait devant mes yeux. La vanité d'Ubu tirait brusquement les rideaux sur l'impasse de notre vie de couple. Je ne pus que lui opposer un regard navré. Pour la première fois, il m'inspirait de la pitié. Et par ricochet mon existence me parut pitoyable : je ne pouvais plus dédier ma vie à un homme aussi mesquin.

Il s'était couché sans se laver les dents. Je ressassai ma peine dans la salle d'eau attenante à la chambre. Je l'entendais ronfler dans notre lit royal. Mon cœur s'enflait d'amertume au rythme de cette respiration. Il aurait fallu que je pleure ; mes yeux le refusaient. J'entrai donc dans cette chambre où trônait notre couche. Et je tombai sur ce rameur qui me narguait au pied du lit. L'origine du mépris me sautait au visage. Le culte de l'apparence avait dissimulé les failles. Il nous avait empêché de voir ce que nous étions vraiment. Il avait juste eu raison de nous. Sur la descente de lit, une altère me fit un pied

de nez. La colère contenue voulait une échappatoire. L'objet en fonte en main, je tirai les rideaux...

C'est ce qui me manque aujourd'hui. Des rideaux. Je ne peux plus en tirer ; ma cellule en est dépourvue. Même la nuit, je suis obligée de voir. Fini le cocon princier, éclatée la bulle protectrice du lit à baldaquin... Je suis seule avec la vérité crue, à me demander si elle ne me convenait pas mieux voilée.

Marie-Line CECCHY-GARCIA